

Une société peut-elle être malade ?

Dans ce sujet, ce n'est pas de la société en général qu'il s'agit, en tant qu'état, de condition d'existence des hommes, mais d'une société, en tant qu'unité substantielle, réalité concrète clairement délimitée, avec sa cohésion et ses institutions propres : la société française par exemple. Se demander si une telle société peut-elle être malade, c'est user d'une comparaison empruntée au vocabulaire médical, recourir au lexique de la pathologie. Est malade le sujet dont la santé est altérée. Le pathologique s'oppose ici au normal : le malade s'oppose au sujet sain, bien portant. Comme il y a des sociétés saines, il y a des sociétés malades.

La formule ne nous étonne pas. Déjà Platon, le premier philosophe à avoir traité de la société, use d'une telle métaphore. Au Livre II de *La République*, il montre le passage inévitable de la première cité qui est la cité saine, authentique, à la cité malsaine, *gonflée d'humeurs*. Depuis l'Antiquité, un tel paradigme connaîtra une fortune considérable. Aujourd'hui encore on s'inquiète pour la santé d'une société, on parle de crise monétaire, du cancer social du chômage. Le racisme, dit-on, est la maladie des sociétés modernes. Cynthia Fleury, philosophe contemporaine, s'interroge sur *Les pathologies de la démocratie*.



La multiplication des exemples n'apporterait aucun renfort à l'idée. **La question est : est-ce une simple image ou une réalité ?** Soyons en effet attentif au « peut-elle » de l'énoncé, qui indique soit la possibilité, soit la légitimité. **Que la formule soit possible implique-t-il pour autant qu'elle soit légitime ? Peut-être n'est-ce là qu'une façon de parler.**

Certes, la comparaison a une valeur poétique et littéraire. La littérature s'y complait, témoin la métaphore de la peste qui, de Sophocle et de La Fontaine jusqu'à Camus exprime les dissensions et les désordres de la société. Si elle est devenue symbole, c'est en raison de l'aspect collectif d'une telle épidémie. Destruction pure, elle touche tout le monde, en elle la collectivité se désagrège radicalement. Elle témoigne du chaos irréductible que toute les sociétés portent

en elles. Pour Camus, la peste était aussi une allégorie mythique de l'histoire du XXème siècle. La ville d'Oran barricadée symbolisait la société française de 1940 sous l'Occupation, mais aussi les camps de concentration et la terreur totalitaire. **La comparaison possède, on le voit, une réelle valeur descriptive.** Pour décrire les séditions, divisions et maux d'une société, l'analogie avec le déséquilibre causé par la maladie, le trouble pathologique, semble évidente.

La médecine cependant est-elle vraiment un bon modèle pour la sociologie ? Si la métaphore est valable sur le plan descriptif, il en va tout autrement en effet sur le plan de l'explication. Le médecin vise toujours à éclairer l'étiologie d'une maladie. **Les sociologues font de même, mais sans parvenir à s'accorder sur cette étiologie.** Prenons l'exemple du totalitarisme nazi. Tous les politologues s'accordent à reconnaître qu'il s'agit d'une maladie de la société, c'est la *bête immonde* de Brecht, le monstre dont le XXème siècle a accouché. Mais tous sont loin d'être d'accord sur son étiologie. Hannah Arendt, dans *Les origines du totalitarisme*, le relie essentiellement à l'avènement de l'homme de masse, l'homme déraciné et atomisé, noyau selon elle du phénomène totalitaire. Louis Dumont, lui, l'explique par la « variante allemande de l'idéologie moderne » : les promoteurs du totalitarisme étant déchirés par une contradiction entre l'individualisme, profondément enraciné dans la société moderne, et la tentation de le subordonner à la primauté de la société comme totalité. Certes, la médecine aussi discute l'étiologie possible d'une maladie. Ainsi, les causes d'un cancer du colon peuvent être multiples : causes héréditaires ou accidentelles (régime trop riche en fibres par exemple).

Cependant, comme le note Georges Canguilhem montre dans *Le problème des régulations dans l'organisme et dans la société*, s'agissant de l'organisme humain, *la norme qu'il faut restaurer, lorsque cet organisme est lésé ou malade, ne prête pas le moins du monde à ambiguïté.* D'un organisme souffrant, on attend qu'il retrouve la santé. Soit une affection du foie. Si on ne s'entend pas sur ses causes, tout le monde est d'accord sur la finalité. On doit attendre du foie qu'il secrète de la bile. Il en va différemment dans une société. **Il existe des dissensus perpétuels sur ce qu'on considère comme l'idéal d'une société, ce dont on discute, c'est de savoir quel est son état idéal ou sa norme.** La finalité sociale n'a pas l'évidence de la santé d'un organisme. **Or l'intérêt de cette comparaison entre social et organique est évidemment de déboucher sur une thérapeutique sociale, un remède aux maux sociaux.**

Ainsi le but de Platon dans *La République* est de déboucher sur une médication. Le mal originaire de la cité est dû selon lui au goût du luxe et à la possession illimitée des richesses. Il faut alors que la Cité soit purgée et dirigée par les gardiens philosophes. D'où la doctrine de la justice exposée au Livre IV qui cherchera à enrayer les dissensions internes des cités.

De même Aristote dans *Les Politiques*, cherchant une classification des cités, distinguera les formes droites des formes défectueuses. A la trilogie monarchie, aristocratie et gouvernement constitutionnel correspondent les régimes anormaux ou pervers qui sont la tyrannie, l'oligarchie et la démocratie. Le but d'Aristote en usant de cette comparaison est de chercher quel est le meilleur régime. Le critère du régime sain, pour Aristote, n'est pas celui qui gouverne : un seul, quelques-uns ou tous, mais en vue de quoi on gouverne : pour son propre avantage ou dans l'intérêt de tous.

Du descriptif on passe donc au prescriptif. Il s'agit de savoir comment réformer les sociétés, les guérir. Trouver les bons remèdes, les solutions. Or sur ce plan, comme la rappelle Canguilhem la métaphore n'est pas pertinente. Il n'y a pas en effet dans une société de normes intérieures de fonctionnement, à l'instar des constantes physiologiques dans l'organisme, ce qu'on appelle, depuis le physiologiste américain Cannon, l'« homéostasie ». **Il n'y a pas de société sans régulation, mais il n'y a pas dans la société d'autorégulation.** Dans une société, il n'y a pas de mécanismes de régulation internes adaptant spontanément celle-ci à son milieu comme cela se passe dans l'organisme. Ainsi la justice sociale, régulation suprême dans une société, ne se réalise pas naturellement. *Il faut que la justice vienne d'ailleurs.* En témoigne, selon Canguilhem, ce que Bergson nomme « l'appel du héros » ; le héros, c'est celui qui, lorsqu'en temps de crise l'existence sociale même est menacée, va inventer une solution au problème qui n'a pas été réglé.



Le paradigme de la maladie pose un autre problème, en tant qu'il est lié à celui du vivant, l'organisme. Le terme organisme désigne un ensemble d'éléments qui travaillent de concert, un tout dans lequel les parties se définissent et existent les unes en fonction des autres. **La métaphore organiciste implique une analyse de type holiste, elle donne une primauté du tout sur l'individu qui peut être contestée.** Comme le fait remarquer Bergson dans *Les deux sources de la morale et de la religion*, cette comparaison, acceptable sur certains plans, se révèle défectueuse par bien des côtés. Si en effet *les membres de la cité se tiennent comme les cellules d'un organisme* cependant *autre chose est un organisme soumis à des lois*

nécessaires, autre chose une société constituée par des volontés libres. L'individu n'est pas un organe et ne se représente pas lui-même comme tel. En tant qu'individu libre et conscient, l'être humain n'est-il pas une valeur infiniment plus grande que celle de la simple fourmi ?



Doit-il, par exemple, se sacrifier à la société c'est à dire au tout, lorsque le bien du tout l'exige, quand celle-ci est souffrante et court à sa perte ?

Comme le fait remarquer Bergson en effet *La cellule vit pour elle et aussi pour l'organisme ; lui apportant et lui empruntant de la vitalité ; elle se sacrifiera au tout s'il en est besoin ; et elle se dirait sans doute alors, si elle était consciente, que c'est pour elle-même qu'elle le fait.* Mais l'individu humain qui réfléchit par lui-même, qui fait usage de son intelligence, fait souvent tout autre chose que ce que réclamerait l'intérêt général. Certes, la nature nous a destinés à la vie sociale. Elle nous y a attachés par des liens solides : en particulier, la société a conféré aux hommes un système d'habitudes, *pour la plupart un système d'habitudes d'obéir, qui exercent une pression sur la volonté individuelle.* L'habitude est comme « une seconde nature », elle est l'expression d'une sorte d'instinct de conservation du groupe, assurant sa cohésion. Telle est, dira Bergson, la « société close », où les obligations morales sont une manifestation de la pression sociale : *le sentiment de nécessité, accompagné de la conscience de ne pouvoir s'y soustraire.* La société se défendra contre les agressions en poussant par la contrainte ses membres à se sacrifier. **Mais cette morale, selon Bergson, est une morale « close ». A côté de cette morale une autre morale est possible : une morale « ouverte », cette morale s'appuie non sur l'obligation mais sur l'aspiration. Brisant les résistances de la nature, elle hausse l'humanité à des destinations nouvelles.** La dynamique du héros suscite un écho chez les autres hommes, non pas en exerçant une pression mais par un appel libre et gratuit : appel à donner sa vie. Aspiration pure, qui n'est plus de l'ordre de l'instinct social naturel, mais de l'élan créateur.

Comme le fait remarquer Georges Canguilhem à la fin de sa conférence, la société n'est donc pas un organisme, et ne saurait donc être malade, il faut être vigilant à l'égard d'une telle assimilation et des conséquences sur lesquelles elle débouche.

Bibliographie

Sophocle Oedipe-Roi.

La Fontaine Les animaux malades de la peste.

Camus La Peste.

Platon La République Livre II.

Aristote Les Politiques.

Hannah Arendt Les origines du totalitarisme.

Bergson Les deux sources de la morale et de la religion.

Louis Dumont La maladie totalitaire in Essais sur l'individualisme.

Georges Canguilhem Le problème des régulations dans l'organisme et la société in Ecrits sur la médecine.